

Giulia De Palma

Thèse de doctorat :

Rome, quartier Appio Latino (Municipio VII).

Archéologie du paysage urbain depuis les origines jusqu'à la fin de l'Antiquité.

Introduction

Le travail s'inscrit dans le cadre de la problématique historique de l'étude des zones suburbaines dans le monde ancien, en proposant l'analyse systématique d'un secteur du *suburbium* à savoir la périphérie de la ville de Rome.

Le territoire examiné se situe au Sud-Est de la ville, juste en dehors des murailles d'Aurélien, les murailles, aujourd'hui encore en grande partie bien conservées, réalisées entre 270 et 275 ap. J.-C. par l'empereur Aurélien. Le territoire est compris entre les portes *Latina* et *San Giovanni*, entre les murailles d'Aurélien et la distance d'environ un mille de ces dernières (Municipio VII, voir la figure 1, p. 2).

Le territoire ainsi défini, d'une extension d'environ 270 hectares, constitue l'un des quartiers les plus densément édifiés de la ville, le quartier Appio-Latino. Ce dernier a été réalisé au début du XX^e siècle lorsque, suite à l'approbation du plan d'urbanisme de Edmondo Sanjust di Teulada (1858-1936), Rome commence son expansion au-delà des murailles d'Aurélien au détriment de celle qu'on appelait la « Campagna Romana ».

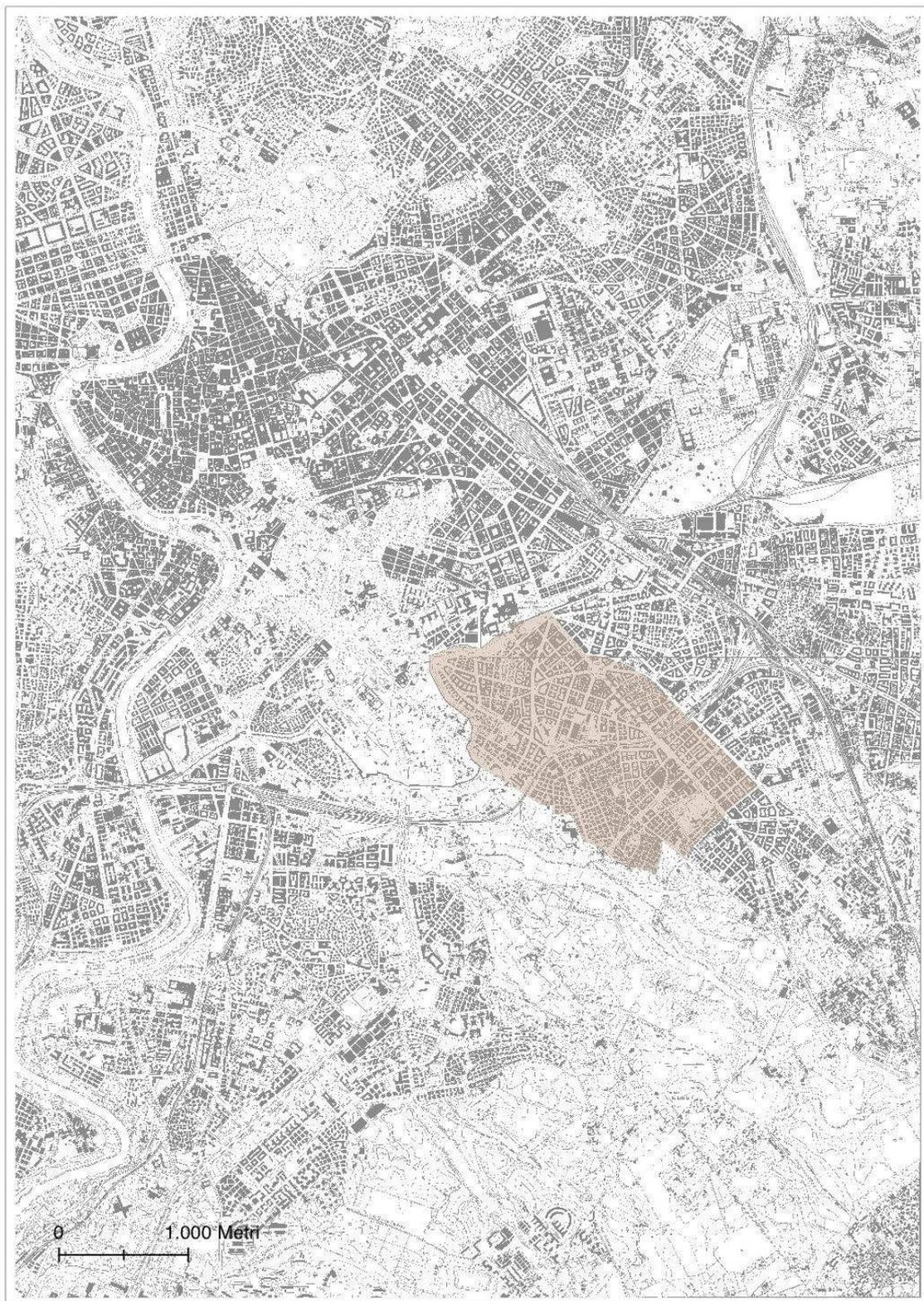


Fig. 1. Localisation du territoire examiné par rapport au reste de la ville.

Ce vaste territoire, qui à cette époque était un territoire rural, conservait de nombreux vestiges de l'Antiquité constitués notamment des restes,

souvent monumentaux, de tombeaux, aqueducs, *villae* et sanctuaires ; même la voirie répétait systématiquement la voirie de l'époque romaine. Ces restes imposants se mêlaient harmonieusement aux quelques bâtiments modernes, représentés notamment par les « casali », des bâtisses de type rural.

En conséquence des profondes transformations intervenues au fil de siècles et surtout de l'urbanisation contemporaine, le territoire qui entoure la ville de Rome, y compris celui qui fait l'objet de ce travail, ne garde aujourd'hui que de rares traces des établissements anciens. Celles-ci, absorbées par l'expansion urbanistique moderne, s'avèrent en général très peu intelligibles du point de vue historique, en raison de leur caractère fragmentaire et désormais complètement décontextualisé.

Malgré cette pénurie de traces archéologiques, le territoire qui correspond à l'ancien *suburbium* revêtait néanmoins une très grande importance dans l'Antiquité. Situé aux marges de la ville, il constituait une véritable « zone tampon » entre la ville, l'*urbs*, et le territoire environnant, l'*ager*.

Les études les plus récentes – l'on songe notamment aux remarquables travaux de Lorenzo Quilici – ont démontré qu'avant la construction des murailles d'Aurélien ce territoire était intimement lié au reste de la ville. Aucune des nombreuses limites qui contribuaient à définir l'espace urbain, bien connues à travers les sources écrites – l'on songe notamment au *pomerium* ou à la limite dite « du premier mille », les deux de type juridique et religieux, à la limite extérieure des quatorze régions augustéennes ou bien à la ligne d'octroi –, constituait une véritable démarcation entre la ville et sa périphérie, qui se configuraient en définitive comme deux entités solidaires et interdépendantes.

Seule la construction des murailles aurait définitivement coupé le *suburbium* du reste de la ville, en produisant une profonde césure dans

l'histoire de ce territoires qui aurait eu, parmi ses conséquences, l'irréversible déclin des zones *extra muros*.

Mais avant cet épisode si important, qui d'ailleurs ne remonte qu'à un moment avancé de l'histoire de la ville, le *suburbium* a représenté un secteur vital de la périphérie de la ville, en remplissant une multiplicité de fonctions dictées par les exigences d'une ville en expansion.

Le suburbium de Rome : l'état des connaissances

L'étude des espaces suburbains représente une conquête très récente dans le cadre de la recherche archéologique, surtout dans le domaine méditerranéen.

Dans le cas de Rome, bien que le *suburbium* ait été étudié par les plus illustres spécialistes de topographie romaine parmi lesquels Rodolfo Lanciani, Thomas Ashby et Giuseppe Lugli, son étude a longtemps été conditionnée par un préjugé culturel, qui conduisait à considérer l'espace intérieur à la muraille d'Aurélien comme structurellement distinct, voire drastiquement antithétique, par rapport à l'espace situé immédiatement *extra muros*.

Le *suburbium* de Rome, par conséquent, n'a jamais bénéficié d'analyses aussi pointues que celles qui ont été consacrées à l'espace *intra muros*. L'attention des savants par ailleurs s'est systématiquement concentrée sur les ensembles monumentaux mieux préservés (*villae*, aqueducs, tombeaux, catacombes), et jamais, ou bien d'une façon très marginale, sur le contexte dans lequel ceux-ci étaient insérés ou sur des restes moins spectaculaires.

Dans les années 1970 et 1980, grâce à des projets de prospection archéologique réalisés sur de grandes extensions de terrain, cette vision dichotomique entre l'espace *intra muros* et le *suburbium* a petit à petit cédé la place à une perception plus complexe et nuancée de l'articulation entre la

ville et sa périphérie, qui peut être résumée par la définition de « ville-territoire » élaborée par Lorenzo Quilici dans années 1970. D'après ce modèle la ville et le *suburbium*, pendant les siècles qui ont précédé la construction des murailles d'Aurélien, devaient se compénétrer jusqu'à se souder en formant ainsi un *continuum*.

Ces perspectives de recherche ont bien évidemment ouvert de nouveaux horizons à l'étude de l'histoire du *suburbium* de Rome, en faisant de celui-ci l'objet d'un intérêt scientifique renouvelé et plus que jamais conscient de ses instruments méthodologiques.

Ces dernières années, on a assisté au développement progressif des recherches, des fouilles, des études et des publications concernant les établissements et les contextes archéologiques du *suburbium*, donc à la mise en place d'un débat scientifique très vif.

Parmi les nombreuses initiatives scientifiques, certaines méritent une mention particulière comme les initiatives italiennes et françaises, notamment l'édition des volumes du « *Lexicon topographicum Urbis Romae Suburbium* », publiés entre 2001 et 2008 sous la direction d'A. La Regina, et les deux colloques promus par l'Ecole Française de Rome entièrement consacrés au *Suburbium* entre l'Antiquité et le Haut Moyen Age, publiés respectivement en 2003 et 2009.

C'est à l'intérieur d'un tel panorama d'études que ce projet de recherche s'inscrit, en proposant d'un côté un état précis des connaissances acquises sur le *suburbium* romain antique jusqu'à aujourd'hui, et, d'un autre côté, l'analyse d'un secteur du *suburbium* sud-oriental de la ville très peu connu du point de vue historique et archéologique, effectuée à partir d'une récolte le plus possible exhaustive des données historiques, archéologiques et paléoenvironnementales.

L'approche méthodologique : l'archéologie des paysages urbains

Du point de vue méthodologique, cette recherche s'inscrit dans le cadre théorique et opérationnel de l'archéologie des paysages, la discipline qui identifie son objet d'intérêt avec le paysage ; ce dernier est perçu, d'après cette perspective, comme un véritable produit historique, résultant des interactions continues entre l'homme et l'environnement (CAMBI-TERRENATO 2007, p. 101-107).

Appliquée à des contextes urbains pluristratifiés (à savoir des contextes dans lesquels la présence humaine est attestée d'une manière ininterrompue depuis les époques les plus anciennes jusqu'à aujourd'hui) l'archéologie des paysages privilégie une approche contextuelle, qui vise à restituer l'ensemble des relations fonctionnelles, culturelles et symboliques qui liaient entre elles les différentes composantes du paysage en leur donnant un sens historique.

La reconstitution du paysage antique se fonde sur l'examen et la pleine adoption en tant que base documentaire aussi bien des données relatives au paysage antique qu'au paysage post-antique, c'est-à-dire médiéval et moderne. Les différents paysages qui se sont succédé dans une même portion de territoire, en d'autres termes, recèlent des éléments essentiels pour une reconstitution d'ensemble du paysage antique. Par conséquent, il est indispensable d'adopter une approche diachronique ainsi qu'une méthode d'enquête régressive qui, partant du paysage contemporain, moderne et médiéval, parvienne à restituer les formes du paysage antique.

L'archéologie des paysages adopte des systèmes de sources de nature différente.

Evidemment les sources matérielles, à savoir les données archéologiques, revêtent un rôle prépondérant. Ces dernières sont

constamment intégrées par l'apport d'autres typologies des sources dont notamment les sources littéraires, épigraphiques, numismatiques etc.

La connaissance du paysage historique rend nécessaire par ailleurs l'examen des données issues des analyses paléoenvironnementales (géomorphologiques, hydrogéologiques, pédologiques, etc.), indispensables pour la connaissance de la conformation du relief et de l'hydrologie de la zone avant que celle-ci n'ait été modifiée par les interventions massives du Xxe siècle. Dans ce but, le dépouillement intégral des données toponymiques, des sources iconographiques, des cartographies et des photographies historiques relatives à la zone s'est avérée très précieuse pour parvenir à une meilleure compréhension de l'aspect du paysage précédent l'urbanisation moderne.

Ce travail a comporté, conformément aux principes de l'archéologie des paysages, une approche intimement multidisciplinaire des différents systèmes de sources.

L'archéologie est une science historique, fortement liée à la terre et à ce que celle-ci restitue ou présente sur sa surface ou en élévation. C'est donc une discipline qui se trouve en contact avec des données de nature variée et dans laquelle différentes catégories de sources et leurs domaines disciplinaires spécifiques s'entrelacent. Sans aucune intention de s'emparer de méthodologies appartenant à d'autres disciplines, l'archéologie peut cependant se proposer comme un lieu de rencontre privilégié pour l'expérimentation de méthodes d'approche pluridisciplinaires. Cette recherche vise à appliquer cette approche « globale » des sources documentaires dans le domaine de la reconstruction de l'évolution d'un secteur du paysage suburbain, selon une perspective spécifiquement diachronique, qui procède de la conformation géologique originale du territoire, antérieure à l'établissement humain, jusqu'à la fin de l'antiquité (VIe siècle ap. J.-C.).

Le terrain, en effet, subit au fil du temps des modifications plus ou moins marquées, lentes, de faible impact, ou au contraire immédiates, voire radicales qui, lues en séquence, donnent le sens du devenir temporel, phases après phase. Chaque phase représente un moment donné dans la vie ou dans l'abandon d'un site. Pour reconstruire ce diagramme historique, il faut faire appel à de multiples éléments, surtout des artefacts d'usage commun, qui représentent la dimension quotidienne de l'existence humaine, et auxquels l'archéologie est intimement liée en raison du rapport privilégié qu'elle entretient avec la culture matérielle.

Elargir cette approche archéologique à la culture architecturale, artistique et figurative, mais aussi aux données de nature paléoenvironnementale, en faisant converger ces disciplines distinctes à l'intérieur d'un espace physique donnée et mettant en relief leur valeur historiciste signifie consacrer plus d'attention au concept de contexte et aux objets qui le composent. Ce projet s'appuie sur les sources géologiques et géographiques ; archéologique, inhérentes tant à la culture matérielle qu'à la topographie historique ; écrites, à savoir littéraires, épigraphiques, numismatiques et d'archive ; iconographiques, à savoir cartographies, plan cadastraux, vues et photographies.

Les phases de la recherche : la récolte des données

La première phase du travail a eu comme objectif la récolte de tout élément en mesure de nous renseigner sur la présence anthropique sur le territoire examiné.

Le caractère complètement urbanisé du territoire examiné a représenté un facteur majeur de conditionnement de cette recherche. L'impossibilité d'envisager des recherches de terrain a en effet obligé à employer uniquement les données issues de la recherche bibliographique et d'archive, des données

extrêmement hétérogènes et souvent très fragmentaires. Pour ce qui concerne les données archéologiques, la collecte a intéressé d'un côté les vestiges toujours conservés « *in situ* » (peu nombreuses) ou bien ceux qui ont été signalés dans le passé, que les objets qui représentent des indices concrets de l'existence d'anciens édifices comme (éléments architecturaux, inscriptions, sculptures, etc.).

La recherche a donc été orientée vers la récolte des données archéologiques d'un côté et paléoenvironnementales de l'autre.

Le territoire examiné n'a jamais fait l'objet d'études spécifiques ni d'un point de vue historique et antique, ni d'un point de vue paléoenvironnemental.

Bien évidemment ce territoire a bénéficié de l'intérêt porté dès le milieu du XIX^e siècle à la *via Latina*, la voie romaine qui le traverse de Nord-Ouest à Sud-Est dans son secteur méridional. Les études consacrées à la *via Latina* par Giuseppe Tomassetti (TOMASSETTI 1979) et Thomas Ashby (ASBHY 1907), pour ne citer que les plus remarquables, ont représenté des sources de première importance pour la mise en place de cette recherche ; néanmoins, étant donné que ces travaux ont pour objet uniquement les zones adjacentes la voie romaine, leur consultation a dû être complétée par le dépouillement de nombreux fonds bibliographiques et d'archive.

La recherche bibliographique a été conduite tout d'abord à partir du dépouillement des grands lexiques et des ouvrages à caractère général consacrés à Rome et à son *suburbium*.

Parmi les lexiques d'intérêt historique et topographique qui ont comme objet Rome et ses environs on a entièrement dépouillé le *Topographical Dictionary of Ancient Rome* de Samuel Ball Platner et Thomas Ashby (1^{ère} édition : Oxford 1929), le *New topographical dictionary of ancient Rome* de Lawrence Richardson (Baltimore 1992), le *Lexicon Topographicum Urbis*

Romae édité sous la direction de Eva Margareta Steinby (Roma 1993-2000) et le *Lexicon Topographicum Urbis Romae Suburbium* édité sous la direction de Adriano La Regina (Roma 2001-2008).

Pour ce qui concerne les découvertes archéologiques effectuées à Rome et dans le *suburbium* avant la proclamation de Rome capitale du Royaume d'Italie (1870) l'oeuvre de référence est représentée par la monumentale *Storia degli scavi di Roma e notizie intorno le collezioni romane di antichità* de Rodolfo Lanciani (Roma 1902-1912), qui a constitué une véritable mine de renseignements¹.

L'oeuvre recense les découvertes qui ont eu lieu à Rome et dans ses environs à partir de l'année 1000, une date évidemment conventionnelle, jusqu'aux années 1870. Articulée selon un ordre chronologique, l'oeuvre adopte ensuite un ordre topographique : les découvertes concernant la ville *intra muros* y sont regroupées selon les quatorze régions augustéennes ; celles qui concernent le *suburbium* (conventionnellement identifié avec l'espace *extra muros*) sont regroupées selon les grands axes routiers en sortie de Rome. L'oeuvre s'est avérée très intéressante pour ce qui concerne les découvertes qui ont eu lieu à l'intérieur des « vignes », des terrains à vocation agricole. Il est en effet très fréquent, au moins à partir du XV^e siècle, que les propriétaires ou les locataires des « vignes » demandent à l'Etat une autorisation (« *licenza* ») pour conduire des fouilles à l'intérieur de leurs terrains dans le but de s'enrichir à travers la vente des objets anciens ainsi récupérés.

Les « *licenze* » enregistrées par Rodolfo Lanciani, conservées à Rome auprès de l'*Archivio Centrale dello Stato*, ont ensuite fait l'objet d'une analyse plus poussée. La documentation d'archive s'est révélée extrêmement riche et

¹ L'autre grande oeuvre de R. Lanciani, la *Forma Urbis Romae*, s'est avérée peu utile puisqu'elle reproduit uniquement l'espace *intra muros*.

articulée. Pour de nombreuses « licenze » il a été possible par exemple de récupérer les comptes rendus des objets retrouvés, dont la plupart ont ensuite été achetés par l'Etat ; cela a permis de restituer la provenance de nombreux objets dont l'origine était considérée comme définitivement perdue. L'analyse des cadastres historiques des Etats Pontificaux a permis ensuite de restituer d'une façon souvent très satisfaisante la localisation exacte de ces terrains et, parfois, d'identifier avec plus de précision les endroits où ont eu lieu les fouilles.

Pour ce qui concerne les époques postérieures, une très grande attention a été consacrée aux périodiques qui dès les années 1850 environ, lorsqu'ils furent institués, réunissaient les renseignements concernant les découvertes d'intérêt archéologique effectuées à Rome et dans le *suburbium* à savoir le *Bullettino della Commissione Archeologica Municipale di Roma*, les *Notizie degli Scavi di Antichità*, le *Bullettino dell'Istituto di Corrispondenza Archeologica* ou encore les *Fasti Archeologici*.

Le dépouillement de ces périodiques a permis notamment de connaître toutes les grandes découvertes effectuées dans le territoire examiné pendant son urbanisation, c'est-à-dire pendant la première moitié du XX^e siècle. Néanmoins, de la localisation des vestiges à leur interprétation et encadrement chronologique, les informations fournies par ces sources s'avèrent souvent trop sommaires. On a donc tenté de les compléter grâce à d'autres documents, demeurés inédits, identifiés grâce à un dépouillement systématique de plusieurs fonds d'archives, tels que l'archive de la *Soprintendenza Speciale per i Beni Archeologici di Roma* (« Archivio di Documentazione Archeologica », Palazzo Altemps), l'archive de la *Ripartizione X Antichità e Belle Arti del Comune di Roma* (« Archivio Storico della Sovrintendenza ai Beni Culturali del Comune di Roma », Centrale Montemartini) et l'archive d'Edoardo et Guglielmo Gatti (« Archivio Centrale dello Stato »). Ce dépouillement a pu être achevé à travers la consultation de

la documentation conservée aux bureaux de la *Soprintendenza Speciale per i Beni Archeologici di Roma* dirigés par Rossella Rea (Colisée) et aux archives de la Pontificia Commissione di Archeologia Sacra (Pontificio Istituto di Archeologia Cristiana).

Les documents collectés (documentation manuscrite, graphique et photographique) ont permis d'enrichir considérablement les connaissances déjà acquises par le dépouillement bibliographique. Un des acquis majeurs a été une meilleure localisation des vestiges, obtenue grâce au repérage de croquis, de quelques clichés et parfois de véritables planimétries. Parfois, lorsque la seule information topographique disponible était représentée par l'indication du nom du propriétaire du terrain où a eu lieu la découverte, on a essayé de remonter à la localisation de la parcelle cadastrale à travers les registres cadastraux conservés auprès de l'Archivio di Stato di Roma ("Versamento U.T.E."), avec de résultats souvent satisfaisants. Le matériel graphique et photographique a permis par ailleurs de restituer les caractéristique formelles et architecturales des vestiges. C'est le cas par exemple des nombreux monuments funéraires mis en lumière à plusieurs reprises le long de l'ancienne *via Latina*, entre le premier et le deuxième mille, quasiment tous démolis après leur découverte. De plus, en épluchant les pages des carnets de fouilles, on a pu établir précisément les pièces archéologiques provenant de chacun de ces contextes. Ainsi, pour un certain nombre de pièces dont on ignorait le contexte de provenance exacte, il a été possible de rétablir le contexte d'origine.

Une attention particulière a été notamment portée au matériel épigraphique, qui est quantitativement le plus représenté en raison de la destination funéraire de la zone. L'identification des inscriptions découvertes dans ce secteur du *suburbium* a été effectuée tout d'abord à partir des grands *corpora* épigraphiques dont notamment le volume VI du *Corpus Inscriptionum Latinarum*, consacré à Rome et au *suburbium* pour ce qui

concerne les inscriptions latines, les *Inscriptiones Graecae Urbis Romae* pour ce qui concerne les inscriptions grecques et, pour finir, le volume VI des *Inscriptiones Christianae Urbis Romae* pour ce qui concerne les inscriptions chrétiennes.

De nombreuses inscriptions restées longtemps inédites et publiées seul récemment ont pu être identifiées à travers le dépouillement des volumes de l'*Année Epigraphique*.

Pour finir, un grand nombre d'inscriptions toujours inédites, parmi lesquelles des nombreuses pièces mises en lumière pendant les décennies de la construction du quartier, ont pu être repérées grâce au dépouillement des fichiers de l'Institut d'épigraphie latine de l'Université La Sapienza (dirigé par Silvia Orlandi, Gianluca Gregori et Maria Letizia Caldelli).

L'apport des sources écrites s'est révélé limité.

En général les sources littéraires anciennes résultent assez réticentes à propos de la restitution de l'aspect du paysage ancien ; pour ce qui concerne le territoire examiné elles nous renseignent uniquement sur les grandes infrastructures, notamment la *via Latina*, la *via Asinaria* et l'*aqua Antoniniana*, l'aqueduc qui approvisionnait les thermes de Caracalla, et les grandes catacombes, notamment celles de *Gordianus* et *Epimachus*, de *Tertullinus* et d'*Apronianus*, toutes situées le long du deuxième mille de la « *via Latina* ».

Les phases de la recherche : l'analyse des données

L'ensemble des données archéologiques collectées a été analysé à la lumière du concept d'« unité topographique » à savoir la moindre trace d'une activité humaine utile à une restitution historique du territoire (RICCI 1983).

Les unités topographiques peuvent être représentées par des édifices ou des parties d'édifices, des infrastructures ou bien des objets.

Au total, 329 unités topographiques ont pu être identifiées. Leur analyse a comporté d'un côté l'examen des caractères intrinsèques de chaque unité topographique, de l'autre sa contextualisation, c'est-à-dire la restitution des relations que les établissements anciens entretenaient entre eux.

Pour cela la mise en place d'une base de données géographique a été indispensable dès le début de la recherche.

En effet, à travers la recherche conduite à partir de la documentation bibliographique et d'archive, un grand nombre de données a été réuni ; leur gestion n'aurait pas pu être envisagée sans l'aide d'un outil informatique. Le caractère topographique de la recherche a orienté vers la réalisation d'une base de données cartographique, c'est-à-dire une base de données qui permet de collecter et enregistrer non seulement des informations de type alphanumérique mais aussi des informations de type spatial.

Le SIG (*Systeme d'Information Géographique*) réalisé à l'aide du logiciel ArcGIS (ESRI) a permis d'enregistrer un grand nombre de données tout en favorisant les opérations d'analyse spatiale et de visualisation des données.

Le SIG a représenté la plateforme idéale pour interroger et exploiter au maximum les données cartographiques. A travers la géoréférenciation des documents cadastraux historiques, par exemple, il a été possible de reporter les limites des « vigne » du XVIII^e ou du XIX^e siècle sur le plan topographique actuel, ce qui a permis de restituer une localisation précise des fouilles et des découvertes occasionnelles qui ont eu lieu dans ce territoire.

Tous les vestiges pour lesquels on possède des planimétries archéologiques voire des simples croquis mesurés ont pu être aisément enregistrés et positionnés.

L'insertion de données de type environnemental, par exemple les courbes de niveaux qui reproduisent le profil altimétrique du territoire examiné avant son urbanisation ou encore l'hydrologie, a permis de resituer plus précisément ces vestiges dans l'espace physique et d'en reconstruire d'une façon globale la situation géographique. Les formes de l'établissement ancien sont profondément conditionnés par les éléments naturels d'un côté et par les infrastructures de l'autre. Seulement à travers une vision synoptique réunissant tous ces éléments on peut parvenir à comprendre les choix qui ont présidé à l'occupation anthropique du territoire et, par conséquent, à en saisir la valeur historique. La réalisation de la base de données cartographique a permis en définitive de comprendre les relations qu'entretenaient les unités topographiques entre elles et avec les composantes environnementales du territoire. Il a été ainsi possible, par exemple, de mettre en relation les restes d'une « villa » avec des traces d'aménagements agricoles, un groupe de tombes avec le tracé d'une route, un atelier de potier avec des dépôt d'argile.

Les phases de la recherche : la restitution historique

A travers la mise en place de cette base de données on a pu interroger l'ensemble des données collectées à travers de nombreuses combinaisons de critères. Dans le but de reconstruire l'histoire du territoire un critère chronologique a été adopté. Cette restitution a été articulée en six périodes. Cette scansion chronologique a été certes dictée par des nécessités purement pratiques d'exposition de la matière. Mais la périodisation adoptée reflète aussi des moments historiques où les formes et les modalités d'établissement se présentent d'une façon cohérente et homogène.

Période 1 (du VIII^e au VI^e siècle av. J.-C.)

Cette phase, qui correspond *grosso modo* à l'époque royale, est peu documentée. La seule unité topographique identifiée est représentée par une

tombe à chambre qui témoigne de l'usage funéraire de ce secteur du territoire de la cité.

Période 2 (du V^e au III^e siècle av. J.-C.)

Cette phase, qui correspond aux premiers siècles de la République, se caractérise par la réalisation de la grande voirie qui relie Rome aux cités voisines. Le territoire est traversé par la *via Latina*, réalisée à la fin du IV^e siècle le long d'un tracé qui est pourtant considéré bien plus ancien.

Période 3 (du II^e siècle à 50 av. J.-C.)

Cette phase, qui correspond aux siècles finaux de la République, se caractérise par le développement de l'établissement anthropique. Le territoire acquiert une vocation agricole. Le territoire est divisé en petits lotissements de terrains qu'on appelle *horti*. Des tombeaux, à cette époque encore isolés et assez distancés entre eux, font leur apparition le long de la *via Latina* ainsi que d'une autre route dont les premiers témoignages remontent au II^e siècle av. J.-C., la *via Asinaria*.

Période 4 (de 50 av. J.-C. au I^{er} siècle ap. J.-C.)

Cette phase, qui correspond aux dernières décennies de la République et au premier siècle de l'Empire, voit un grand essor de l'établissement. Là où dès les siècles précédents il y avait des *horti*, peut être pourvus de petits édifices ruraux, s'élèvent maintenant les premières *villae*, des édifices conçus pour la gestion agricole du terrain mais aussi pour accueillir dignement son propriétaire et sa famille. La *via Latina* et la *via Asinaria* acquièrent maintenant une forte vocation funéraire. Parmi les typologies funéraires attestées, on retrouve de nombreux *columbaria*, des tombeaux collectifs, souvent souterrains, contenant des niches pour les urnes funéraires, réservés aux esclaves et aux affranchis.

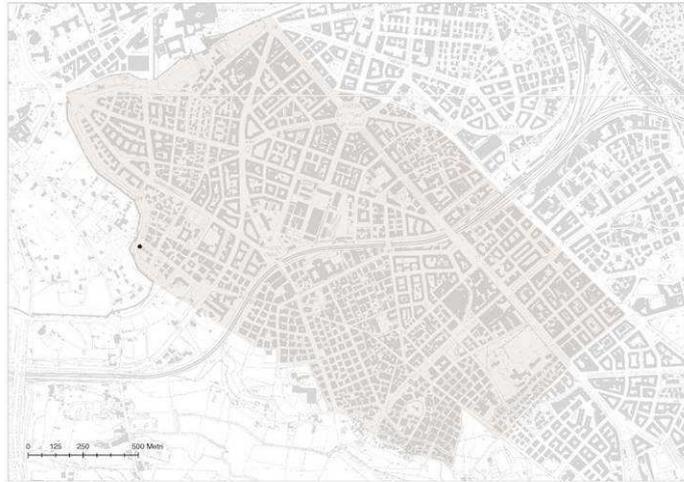
Période 5 (du II^e au III^e siècle ap. J.-C.)

Cette phase correspond aux siècles les plus florissants de l'Empire. Les *villae* apparues pendant la phase précédente connaissent leur essor. La *via Latina* et, en moindre mesure, la *via Asinaria* sont maintenant des véritables rues funéraires : aux marges de celles-ci, surtout en correspondance des croisements, de centaines de tombeaux s'alignent. Plusieurs éléments témoignent l'apparition d'ateliers artisanaux (ateliers de potiers, de lapicides, de marbrier). A la fin de cette période, vers 275 ap. J.-C., la construction des murailles d'Aurélien marque une profonde césure entre le territoire examiné et le reste de la ville.

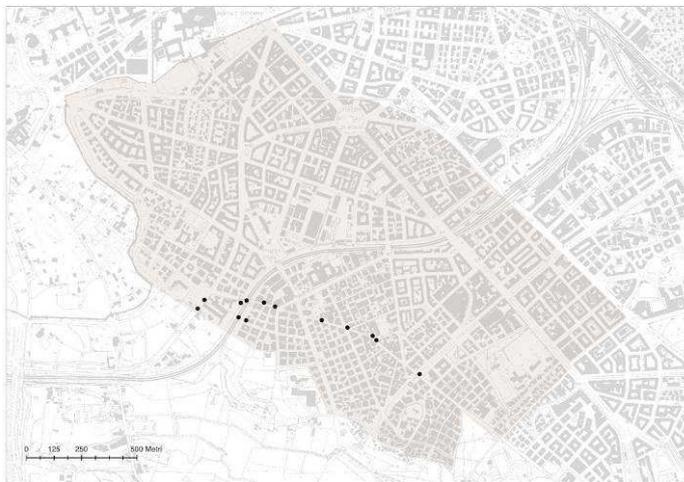
Période 6 (du IV^e au VI^e siècle ap. J.-C.)

Cette phase, qui correspond aux siècles finaux de l'Empire, voit la progressive christianisation du territoire. Au IV^e siècle de nombreuses catacombes font leur apparition le long du tracé de la *via Latina* ; le culte des martyrs qui y est pratiqué attire de nombreux pèlerins. Ainsi des basiliques et des centres liés au culte se développent au niveau de chacune de ces catacombes qui deviennent les véritables éléments organisateurs de l'espace. La guerre des Goths (535-553) marque en général le déclin du suburbium. Néanmoins, si les luxueuses *villae* des époques précédentes sont définitivement abandonnées, les campagnes continuent d'être exploitées. Le territoire, tout en étant désormais périphérique, ne cesse pas de revêtir une certaine importance agricole, dans le cadre de l'approvisionnement en denrées alimentaires de la population urbaine.

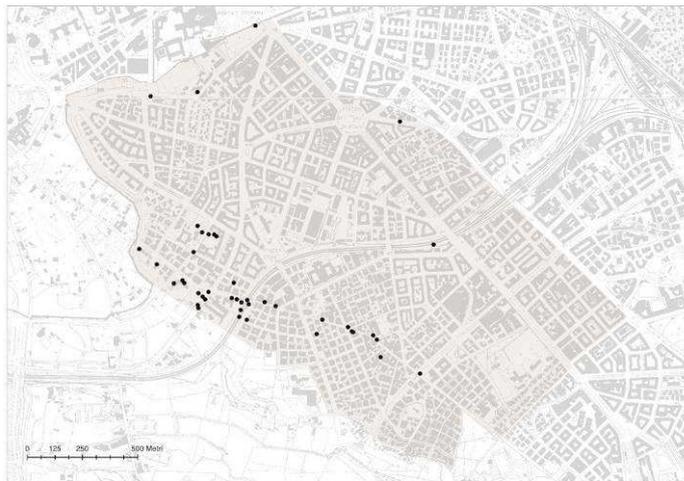
Fig. 2. Aux pages suivantes : distribution chronologique des unités topographiques (Périodes 1-6).



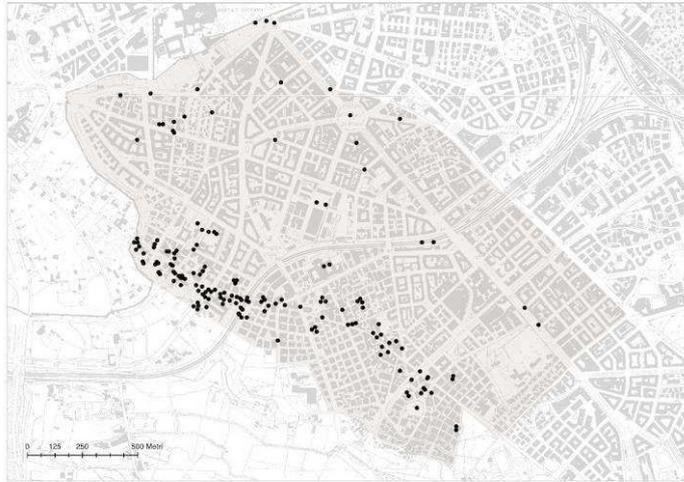
Periodo I (VIII-VI s. a.C.)



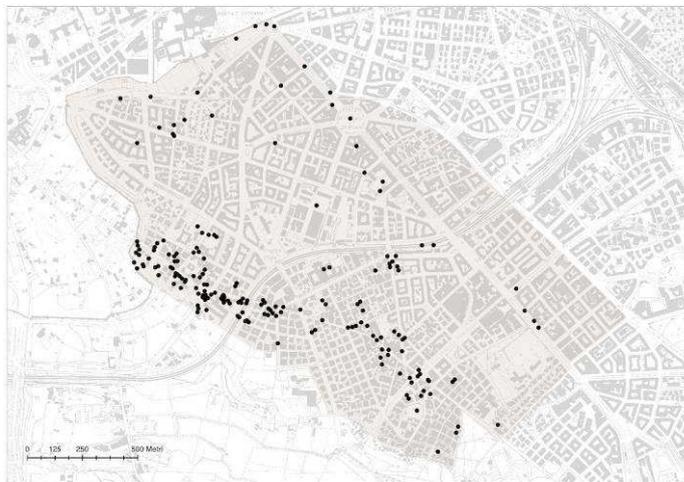
Periodo II (V-III s. a.C.)



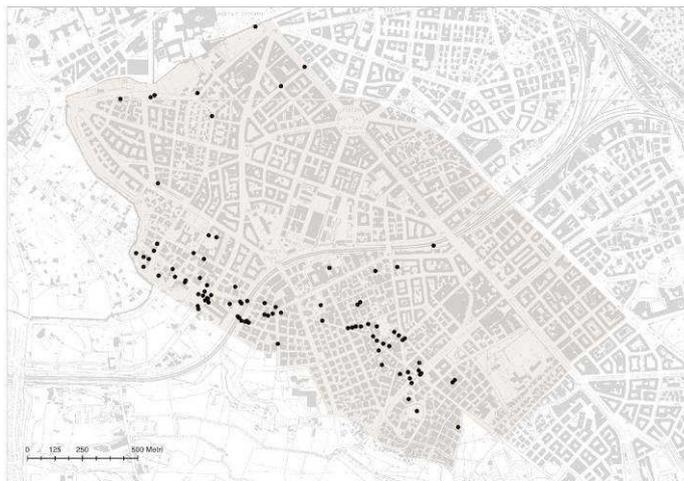
Periodo III (II s. -50 a.C.)



Periodo IV (50 a.C.-1 s. d.C.)



Periodo V (II-III s. d.C.)



Periodo VI (IV-VI s. d.C.)

Bibliographie de référence :

AE : *L'Année Epigraphique*, Paris 1888.

ASBHY 1907 : Th. Ashby, "The Classical Topography of the Roman Campagna, Part III, Section I (The Via Latina)", *Papers of the British School at Rome*, 4, 1907, p. 1-159.

CAMBI-TERRENATO 2007 : F. Cambi, N. Terrenato, *Introduzione all'archeologia dei paesaggi*, Roma 2007 (9^a edizione).

CIL : *Corpus Inscriptionum Latinarum, consilio et auctoritate Academiae litterarum regiae Borussicae editum*, Berolini 1863.

FUR : R. Lanciani, *Forma Urbis Romae*, Roma 1989.

ICUR : *Inscriptiones christianae urbis Romae saeptimo saeculo antiquiores. Nova series*, Città del Vaticano 1922.

IGUR : L. Moretti, *Inscriptiones Graecae Urbis Romae*, Roma 1968-1990.

RICCI 1983 : A. Ricci, "La documentazione scritta nella ricognizione archeologica sul territorio: un nuovo sistema di schedatura", *Archeologia Medievale*, 10, 1983, p. 495-506.

StScavi : R. Lanciani, *Storia degli scavi di Roma e notizie intorno le collezioni romane di antichità*, I-VII, Roma 1989-2002.

TOMASSETTI 1979 : G. Tomassetti, *La campagna romana antica, medievale e moderna, Nuova edizione aggiornata a cura di L. Chiumenti e F. Bilancia*, IV. *Via Latina*, Firenze, 1979.